

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 33

Artikel: Les jeux d'enfants
Autor: Larpin, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

entiers, tels étaient, avec les légumes et les poissons cuits à l'eau, les seuls mets connus.

Dans ces repas primitifs, comme de nos jours dans les tribus sauvages, point d'étiquette, point de santé, de toasts; boire et manger à satiété, il n'y avait pas d'autre but. Le plus souvent, les convives se servaient eux-mêmes dans l'immense plat, et, en l'absence de couteaux et de fourchettes, ils dépeçaient de leurs doigts leur part de viande, élançant leur soif au moyen de la coupe commune qui circulait autour de la table.

Bien postérieurement à Homère, le brouet des Lacédémoniens, composé de viande de porc coupée en petits morceaux dans de la saumure et du vinaigre, ne s'éloigne pas de la simplicité primitive. Mais bientôt les Grecs mirent dans leurs repas une certaine recherche. Ils mangeaient à des heures déterminées et chaque repas avait un nom différent: *acratisma*, repas du matin, déjeuner; *ariston*, repas de la méridienne, dîner; *deipnon*, repas du soir, souper. Le premier se composait en général de pain et de vin, simplement; le second n'était aussi qu'une collation légère, du pain et des fruits; le troisième, le plus sérieux, se faisait au coucher du soleil.

Les convives étaient assis, d'abord; plus tard, ils furent couchés, mode qui s'introduisit vers le V^e siècle avant l'ère chrétienne. Des esclaves leur lavaient les pieds, dès qu'ils prenaient place, et les tables toutes servies étaient rangées devant les lits. Les viandes se mangeaient avec les doigts, les mets liquides avec une cuiller ou des croûtes de pain façonnées au couteau; on s'essuyait les doigts aux morceaux de pain, et, après chaque service, les esclaves apportaient l'eau à laver.

Après le dessert, composé ordinairement de fruits ou de confitures, venaient les vins miellés et aromatisés; c'était l'heure des conversations et des discours, des coupes vidées en l'honneur des dieux ou des convives.

Les Romains poussèrent le luxe de la table jusqu'à sa plus haute expression. Comme les Grecs, ils composaient leurs repas de trois services: le premier service n'était composé que de hors-d'œuvre et d'excitants, radis, raifort, œufs, anchois, olives, saucisses chaudes fortement épicées; le second service était la partie solide du repas; le troisième comprenait les desserts.

Dans un repas donné par Lentulus, nous voyons figurer, au premier service, des oursins et des huitres, des asperges, des grives, des beçfigues, une poularde, des ragôts de chevreau et de sanglier et des pâtés de viande.

C'est aux Romains, à la délicatesse qu'ils cherchaient dans leurs repas, que nous devons l'acclimatation en Europe

des fruits les plus savoureux, l'abricot, la pêche, le coing, la framboise, la prune, la cerise. A la décadence, ce luxe n'eut plus de bornes; on vit servir des mets composés de cinq à six cents cervelles d'autruche.

Lucullus avait plusieurs salons à manger, appelés de noms différents, qui étaient pour son maître d'hôtel l'indication du genre de repas qu'il voulait faire. Cicéron et Pompée étant venus le voir, il dit simplement qu'on souperait dans le salon d'Apollon. Ce souper coûta vingt-cinq mille francs. Néron tenait table depuis midi à la nuit, avec des prodigalités monstrueuses.

Les invasions qui ruinèrent la puissance romaine mirent fin à ces orgies; elles firent place à des peuples qui ne connaissaient guère la bonne chère. Les repas des Celtes étaient d'une simplicité extrême. Le monde retournait d'un coup aux mœurs primitives décrites par Homère. Les Celtes et les Gaulois prenaient leurs repas assis par terre sur du foin, ayant devant eux des tables de bois très basses. Les Belges mangeaient couchés sur des espèces de lits. Mais ces habitudes ne durèrent pas longtemps; aux lits, on substitua des sièges et des escabeaux recouverts de tapis, qui furent ensuite remplacés par des bancs, surtout lorsqu'on donnait un festin de cérémonie. C'est de là qu'est venu le mot *banquet*.

Les capitulaires nous parlent des repas de Charlemagne. Il dînait à midi. Le menu royal de son temps n'était ni des plus variés, ni des plus délicats. La grosse viande et la venaison rôtie en faisaient le fond.

Du X^{me} au XIV^{me} siècle, les repas gardèrent leur simplicité primitive; le luxe pourtant pénétrait peu à peu. La salle à manger était toujours la plus vaste du château. Les murs étaient recouverts de tapisseries, le parquet jonché de foin, de nattes tressées de paille ou de fleurs.

Sur la table, on étendait une nappe richement ouvree, ordinairement pliée en double; elle se nommait doublier. Les assistants s'y essayaient. Chaque convive avait une assiette de terre, d'argent ou de faïence. Au temps de la chevalerie, pourtant, la galanterie avait imaginé de placer les convives par couples et de ne donner qu'une seule assiette pour chaque couple.

Il est à présumer que c'est au clergé que l'art culinaire doit la plupart de ses progrès dans ces temps reculés, car les moines charmaient volontiers les ennuis du cloître par les douceurs de la table.

Nous arrêtons là ces détails, la gastronomie moderne étant suffisamment connue de nos lecteurs.

Les jeux d'enfants.

Oh! les délicieux instants qu'il m'est arrivé de passer, assis sous les frais ombrages de Montbenon ou de toute autre promenade publique, à regarder jouer les enfants! Que de franche gaité, que d'entrain chez tous ces moutards blonds et roses, qui dépensent en sauts, en gambades, en chansons, en éclats de rire, la jeunesse dont ils sont si riches et si prodigues!

N'a-t-il pas été dit, avec beaucoup de raison, que l'instinct et la vocation de l'homme se révèlent dans les jeux de l'enfant? En effet, voyez ce bambin crânement coiffé d'un chapeau fait avec un journal, les épaules garnies d'épaulettes simulant la graine d'épinards, sabre de bois au côté, fusil en bandouillère. Il tape à coups redoublés sur un tambour ou souffle dans une trompette. Eh bien, si cet enfant n'est pas contrarié dans le choix de sa carrière, il y a cent à parier contre un qu'il sera militaire.

Dans les jeux, il en est un qui dirige, commande, et ne se résigne jamais à accepter les rôles secondaires. Il possède, à son insu, l'esprit d'intrigue et le sentiment d'ambition. Dans quelque situation que le placent les circonstances de la vie, soyez sûr qu'il prendra place au premier rang.

Et voyez ce petit homme qui a prêté une bille à son camarade et s'en fait rendre deux: c'est un commerçant ou un banquier en herbe.

Un autre, dans la discussion, n'a jamais tort, il ergote sur tout, trouve toujours dans son esprit inventif et chicanier des raisons bonnes ou mauvaises, pour soutenir et finalement faire triompher sa cause; il sera d'abord avocat, puis député, diplomate; à quoi n'arrivera-t-il pas?...

Chez la petite fille, il n'y a qu'un instinct, celui de l'amour; qu'une vocation, celle du mariage; aussi débute-t-elle dans les jeux par celui de la poupée.

« La poupée, a dit Charles Nodier, est évidemment contemporaine du premier berceau où a vagi une petite fille. La poupée ne se comprend pas sans la petite fille, mais la petite fille ne se comprend pas sans la poupée!

» C'est un instinct naturel chez la femme de prévoir, dès l'âge le plus tendre, l'âge où elle sera mère; elle devine l'enfant et elle invente la poupée.

» La poupée est le symbole d'une cause finale.

» Aussi le premier instinct de la petite fille est celui de l'amour maternel. Et dans cette comédie à deux personnages, jouée par elle et sa poupée, dans laquelle elle est à la fois auteur et acteur, elle prête à sa poupée tous les défauts qui lui sont personnels.

» La poupée est gourmande, négligente, insubordonnée, bavarde et répondeuse.

» La petite fille (jouant le rôle de la mère) est grave, austère, absolue, quelque fois inexorable.

» Jusqu'à quatorze ans, la petite fille ne connaît d'autre amour que celui de sa poupée; mais à cet âge elle commence à préluder à ces amours au fond desquels il y a déjà un grain de coquetterie.

» Arrivée à quatorze ans, la petite fille est devenue une grande demoiselle ! »

Dancez, riez, sautez, gais enfants, l'avenir est pour vous ce qu'il est pour tous les hommes : le travail, les luttes et la mort ; le présent, c'est l'insouciance, le plaisir, les tartines de confitures et les baisers d'une mère.

ADOLPHE LARPIN.

Lè fortsès.

Lâi a fortsès et fortsès. Lè dzouvenès zzeins, se parlo dè fortsès, vont crairè que l'est dè clliào z'utis à trài fortsons que servont po fênâ. Eh bin, nefâ ! Lâi avâi lè z'autro iadzo on outra sorta dè fortsès : c'étâi duè colondès ein bou, pliantâies dein terra à cauquies pi l'ena dè l'otra, et onna travaille ào coutset avoué onna bocllie et onna corda. C'étâi l'uti qu'on servessâi po fèrè passâ l'arma gautse ào « gibier de potence » ; l'étâi mie iò on ganguelhivè lè bregands et lè larro. Ora, cein n'est perein qu'on uti à ein plièrè po clliào que s'einnouyont ein stu bas mondo ; et onco, ne sè seront dièro què dè la corda ; po lo resto, tot lào z'est bon : onna brantse, on traret, la cota de 'na porta dè grandze, et gemameint onna crosse ào bin on gros lliou.

Dè noutron teimps, lè vretabliès fortsès ont étâ reimpliachès pè lo damâ, on grand couté à dou tailleints, que lo borbau fâ passâ à rà lè z'épaulès dào lulu que dâi ètrè einmottâ, et on est su, qu'après cein, n'ia rein à recliàmâ et que tot est fini, tandi qu'avoué lè fortsès, se la corda trossavè, ào bin se lo gaillâ que passavè avâi on gottro que la fassé adzi, l'étâi sauvo se l'arrevavè su terra ein restâ ganguelhi eintrè lè niolès et pliantsi ai vatsès.

Dào teimps iò on sè servessâi dâi fortsès, on père et sè dou valets avont étâ ondanâ à lâi passâ, et tandi qu'on lè menavè, lo père teimpétavè qu'on dias-tro : « Eh, gibet dè malheu ! se fasâi ; corda dào diabli ! coffâ ! Se cé que t'a ein-tintâ t'avâi ào mein dein lo veintro ! » t'are, barre, ne botsivè pas.

— Câisi-vo don, se lâi fâ ion dè sè valets qu'étâi eimbétâ de l'ouèrè dinsè, se vo z'ein ètès dégottâ, n'est pas onna son po ein dégottâ lè z'autro !

Lè dou bons vilhio.

Dou bons vilhio dè passâ quatre-vingts z'ans ti dou, sè reincontront l'autro dzo et sè mettont à djasâ on bocon. Yon dè leu sè pleignâi à l'autro dè cein que lè z'affèrès n'allâvont pas coumeint l'arâi volliu.

— T'as bin too, dè tè fèrè dào crouïo sang po cein, lâi repond l'autro ; po 'na cinquantanna d'ans que n'ein onco à vivrè, faut ètrè bin fou dè sè bailli tant dè cousons.

TROIS CŒURS D'OR.

PAR THÉOPHILE DENIS

FIN

30 décembre, six heures du matin. Mme Boudier s'est laissée glisser hors du lit, assez doucement pour ne pas éveiller son mari. Du moins elle croyait y avoir réussi. Mais il y avait beau temps que Sylvestre Boudier avait l'œil entr'ouvert. Ce n'était pas le réveil complet. Il goûtait la somnolence avec ses caressantes songeries. Dans cet état de rêvasserie, toute sa bonne petite vie défilait sous ses paupières mi-closes : existence aux tranquilles habitudes, aux ivresses paisibles, aux silencieuses accalmies, tout juste agitée comme le pendule au bercement réglé ; vie étroite quant au cercle des besoins matériels, mais large et pleine dans son horizon moral, où le cœur et l'esprit se mouvaient entre ces quatre points cardinaux : le dévouement d'une femme, l'adoration d'une fille, la saine passion des livres, le sentiment du devoir professionnel...

Un bruit, ou plutôt une musique, lui vint de la cuisine. C'était sa femme qui jouait du moulin à café. Comme tous les gens d'esprit, il aimait passionnément le café ; ses narines se dilataient pour aspirer les effluves qui se dégageaient de la poudre parfumée. Il souriait en entendant le ronron monotone du grain broyé par la dent de fer. « Voilà, se dit-il, le premier couplet de leur chant de fête. »

Bientôt Boudier surprit un va-et-vient fort animé du côté de la salle à manger. Sa fille était levée ; il n'en pouvait douter, en saisissant une interminable fusée de rires étouffés, bien que la voix basse de la mère ne fit que répéter : « Mais tais-toi donc ! pour l'amour de Dieu, tais-toi, tu vas l'éveiller ! »

Notre ami était quelque peu intrigué. « Ce n'est pas comme les autres années, observait-il, il se passe quelque chose d'extraordinaire derrière cette cloison. »

Et il entendit encore : « Là, tout est prêt, me bouge plus, je vais lui dire de se lever. »

Mme Boudier trouva son mari en train d'endosser sa robe de chambre...

Quand il entra dans la salle à manger, il crut à un incendie. Il nageait en pleine illumination. Il dut fermer ses yeux éblouis. Pensez donc : dix bougies pour le moins, sur la cheminée, au piano, sur la table, et la lampe, et le grand feu qui pétillait dans le foyer !

Dès qu'il eut recouvré l'usage de la vue, ses yeux se mirent à interroger autour de lui. Il aperçut d'abord sa femme, qui lui prit aussitôt la tête à deux mains et fit retentir

les deux plus gros baisers que mari eût jamais reçus d'une épouse.

Ce discours en valait bien un autre. Boudier n'eut pas le temps d'y répondre. Au moment où Mme Boudier le lâchait, deux bras mignons, mais serrant fort, lui enlacèrent le cou, et sur ses joues, sur ses yeux, sur son front, s'abattirent, sans qu'on les pût compter, les volées de baisers de sa Jeannette.

Pas un mot n'avait encore été dit par les lèvres ; les battements des cœurs avaient seuls parlé dans ce muet concert des tendresses de famille.

Boudier s'efforçait de retenir deux grosses larmes, qui passèrent néanmoins. Quand il les eut essuyées, il porta la vue sur la table. Elle était couverte d'une nappe bien blanche sur laquelle était disposée, à côté de la cafetière fumante, une vraie dinette d'enfants : de fines beurrées et des gâteaux variés.

Cependant un objet tranchait au milieu de la table, par sa forme singulière, parmi les éléments de cette collation. Il tirait l'œil... Que pouvait bien être cette pièce indiscernable au premier aspect?... Boudier l'examinait, portant tour à tour les yeux sur sa femme et sa fille, comme pour les interroger. « C'est bien la tapisserie que j'ai vue, il y a quelques jours, pensait-il, mais il n'y a pas là de pantoufles. »

Jeanne vint le tirer d'embarras. Prenant d'une main tremblante le mystérieux objet et le lui présentant :

— Accepte ceci, cher père, lui dit-elle d'une voix étouffée par la violence de l'émotion... Tu vois... ce n'est pas ce que tu croyais... C'est un petit sac, un étui... Ouvrè-le... regarde...

Boudier obéit machinalement.

Il ouvre, il regarde...

— Mon livre ! s'écrie-t-il.

Et il tombe sur une chaise, pâle, une main au cœur, ses lèvres remuant sans qu'un son puisse en sortir... Il va s'affaïsser.

Sa femme et Jeanne se précipitent pour le soutenir, elles l'embrassent, le supplient de revenir à lui... sa poitrine se gonfle, les sanglots montent et bientôt une vraie onnée de larmes vient apaiser cet orage...

Il avait bien vu : c'était son livre !

Il le posa sur la table ; puis s'emparant de Jeanne avec une sorte de rage subite, il fit craquer, dans sa nerveuse étreinte, les membres délicats de cette enfant.

Elle demanda grâce. Les bras de Boudier se détendirent et ses caresses devinrent plus supportables.

— Vous me ferez mourir ! murmura-t-il.

Un instant après, se retrouvant un peu plus maître de sa raison, il s'adressa à sa fille avec un accent où se mêlaient un peu de honte, un peu de regret et énormément de satisfaction :

— Alors, lui dit-il tu n'as pas de robe ?

Jeanne baissa les yeux. Le père n'avait pas assez compté avec la modestie de sa fille.

— Je n'en ai pas besoin, répondit-elle simplement ; mais comme je suis sûre que tu ne tiens pas à me faire de la peine, tu ne m'en parleras plus.

Boudier n'insista pas ; mais on eût pu remarquer que l'un de ses yeux humides clignait avec la signification que l'on sait...

Il est superflu d'expliquer au lecteur com-